

Supplément au SOP n° 247, avril 2000

**LE JEÛNE.  
JUGEMENT ET CHARITÉ**

Deux textes du métropolitain GEORGES (Khodr),  
évêque du Mont-Liban,  
parus dans le quotidien *An-Nahar*

(Beyrouth, 25 mars et 4 avril 2000)

Traduit de l'arabe

Document 247.B

## LE JEÛNE

Au sein d'une société que les médias obnubilent par un abus de paroles et d'images prônant la consommation et le sexe, le jeûne vient nous rappeler qu'il faut briser l'alliance établie entre eux et dépasser cet état de choses qui nous est imposé. Le plaisir est triste. En effet, il meurt aussitôt assouvi. Notre société se réfugie dans le plaisir, car elle a perdu toute notion de joie. La joie sourd de l'intérieur de l'homme et les hommes d'aujourd'hui ne croient plus en ce qui vient de l'intérieur. Ils évitent de scruter leurs tréfonds de peur de se voir nus. Ils sont en fait dénudés tant que Dieu ne les couvre d'un habit de lumière.

Dieu sait que les hommes ont toujours, et depuis les origines, voulu trouver des dieux de rechange et qu'ils se les sont fabriqués. À cause de cela, il est important que ceux qui pratiquent le jeûne considèrent qu'ils ne sont pas simplement en train de se livrer à un exercice spirituel au sein de leur propre communauté religieuse, mais qu'ils sont plutôt des témoins au cœur d'une société où l'homme est en train de mourir parce qu'il n'a plus l'occasion de voir le visage de Dieu. Celui qui ne se rebelle pas contre les engouements de la société, qui ne récuse l'inanité du désir de possession et ne refuse pas à son cœur, à ses yeux et à ses oreilles l'objet de leur passion, ne peut qu'avoir peur devant la mort.

### **Le jeûne, une reconnaissance de la mort**

Il n'y a pas d'autre raison pour toute forme de gloutonnerie que la peur de la mort. L'assouvissement effréné des passions, tel que vécu dans la société moderne, est un refus d'envisager le mystère de la mort. Il existe comme une fuite en avant devant la mort dans les pays civilisés. On l'occulte du fait de l'augmentation de l'espérance de vie, par un acharnement à conserver la vie, ne fût-ce simplement qu'à l'état végétatif. On ne parle plus de la mort. On « l'escamote » en évitant autant que possible d'exposer les dépouilles mortelles, en écourtant l'office des funérailles, en éliminant pratiquement les condoléances.

Le jeûne comporte une reconnaissance de la mort. Nous en faisons une expérience partielle par le moyen de la faim. Nous la combattons dans l'espérance de la Résurrection en essayant de nous libérer de l'emprise de nos péchés. Il nous faut considérer toute période de jeûne comme une lutte réelle contre tout ce qui nous

pousse vers le néant. La mémoire de la mort, qui accompagne notre effort en vue de la repentance, suscite notre résurrection.

Il nous faut bien comprendre la place du corps dans cet exercice spirituel, pour ne pas tomber dans les excès soutenus par les hérésies qui le méprisent. Le manichéisme et avant lui la gnose, ainsi qu'un certain nombre de religions de l'Extrême-Orient, refusent le corps, d'une manière ou d'une autre. Cette attitude est très dangereuse, car elle mène soit à soumettre complètement le corps, soit à lui lâcher la bride.

### **L'unité existentielle de la personne**

Le Nouveau Testament, de même que les plus sévères de nos ascètes, nous interdisent de « soumettre » le corps. Il n'y a de preuve plus convaincante à cela que le fait que Notre-Seigneur fait participer le corps à la Résurrection. Le péché ne vient pas du corps. Mais, comme il peut advenir par son intermédiaire ou en lui, il faut maîtriser le corps et ne pas lui permettre de nous asservir.

L'Apôtre le dit clairement : « Le corps n'est pas fait pour l'adultère mais pour le Seigneur. Celui qui vit complètement avec le Seigneur – dans toute son humanité – devient un même esprit avec lui ». En union avec l'âme priante, le corps devient une partie intégrante de la prière et de la vie nouvelle.

Ce qui nous cause problème dans le monde contemporain, c'est qu'il s'est inventé une manière de penser qui ne laisse pas de place à l'unité existentielle de l'homme. Pour lui, le corps est un ensemble d'hormones et de nerfs doté d'un estomac. Ce monde affirme l'individualisme. Il encourage un art sans visages, un enlacement des corps sans réelle communion des cœurs, des mariages sans enfants, des enfants sans mariage, des unions entre membres du même sexe, sur la base que tout ce qui se fait ou qui est faisable est bel et bien permis.

### **La question du sens**

Il arrive au monde moderne de se poser la question du sens, mais non dans l'optique qui nous est connue depuis Socrate et qui s'est manifestée en Jésus de Nazareth et ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se réfèrent à lui. La civilisation actuelle explique sans émettre de jugement de valeur. La notion de péché n'y existe plus. La violence, les guerres, les massacres gênent les peuples parce qu'ils perturbent l'ordre public ou portent atteinte à la vie de nos enfants et de nos proches et non point parce qu'ils sont des péchés. C'est une civilisation pragmatique, causale. Elle combat le crime parce qu'il est perturbateur sans pour autant convier quiconque à pratiquer la pureté des mœurs. Une civilisation sans autres repères que ceux qui encouragent la production et la distribution des biens.

C'est une civilisation qui dissèque les faits pour mieux les comprendre et qui légifère pour leur trouver un cadre juridique. Elle réproouve certaines choses et reste étrangement indifférente à d'autres. Elle condamne, par exemple, la pédophilie avec vigueur et rend légale la cohabitation entre personnes du même sexe. Pour elle,

attaquer des enfants leur cause du tort et un choc émotionnel qui perturbe leur développement psychologique, mais la cohabitation entre adultes homosexuels consentants ne cause de tort à personne. Les choses n'ont donc pas pour elle de valeur intrinsèque car elle considère que l'homme n'a pas en ses tréfonds une dimension spirituelle. L'homme est en ce qu'il fait et dans la nature de ses relations sociales. La responsabilité de cet état des choses vient-elle des théories freudiennes qui veulent seulement expliquer et analyser sans émettre de jugement moral ? Ou alors incombe-t-elle à la prédominance d'une lecture sociologique de tout fait social ?

Le jeûne est une attitude symbolique par laquelle nous témoignons qu'il y a une différence entre le bien et le mal. Jeûner, c'est prendre intérieurement position vis-à-vis des transgressions et par conséquent vis-à-vis de son propre langage. Ainsi, les professionnels de la politique parlent de gaspillage quand il s'agit de vol. Il y a là une prostitution du langage. En d'autres termes, nous sommes conscients qu'une chose est mauvaise mais nous la nommons autrement. Car, si nous appelions un chat un chat nous aurions émis un jugement de valeur. Celui qui jeûne refuse de tels compromis, et d'abord avec lui-même. Il se juge ou plutôt se laisse juger par Dieu et accepte sans appel un tel jugement. Sans pareille attitude, le jeûne ne serait qu'un régime alimentaire.

### **Le seul critère**

Je sais qu'il existe de nos jours une différence dans la pratique du jeûne entre des chrétiens qui se prévalent tout autant de la même tradition. A mon sens, cette différence n'est pas due aux difficultés inhérentes au jeûne, mais plutôt à l'ignorance du vrai sens du jeûne. En fait, cela est dû surtout à une régression de la vie spirituelle. Il est important d'instruire les fidèles sur les dimensions humaines de tout jeûne, de la charité qui le sous-tend et de leur dire comment il nous élève vers Celui qui est dans les cieux, en même temps qu'il nous convie à une solidarité véritable entre nous. Autrement, il serait facile de s'imaginer que le seul fait de s'abstenir de nourriture nous rapproche de Dieu.

Ce qu'il faudrait peut-être plus particulièrement rappeler dans ce contexte, c'est que le seul critère pour un chrétien est de savoir combien telle chose ou telle autre le rapproche de Jésus. Les peuples croyants connaissent des périodes canoniques de jeûne et des jeûnes volontaires pratiqués par tout un chacun quand il en sent le besoin. Ceux qui jeûnent en préparation de Pâques sont convaincus qu'ils jeûnent en communauté, menant ensemble le combat spirituel à l'instar des saints qui les ont précédés dans ce même combat. Imiter les anciens nous permet de ne pas être emportés par nos sautes d'humeur ou par un changement de comportements lié aux tribulations du temps dans lequel nous vivons. Cela nous aide à nous ancrer dans la continuité ecclésiale. Le fait de jeûner avec nos frères est de la même nature que le fait de lire la Parole divine avec eux, chaque dimanche, en préparation à la participation à la Cène du Seigneur.

## **Nous pencher vers la poitrine du Maître**

Encore plus, celui qui jeûne ressemble à un nouveau baptisé. Comme lui, il meurt avec le Christ pour ressusciter avec Lui. Il plaît à Dieu de nous voir toujours plus engagés sur les voies de la repentance, toujours plus décidés à appliquer ses commandements, toujours plus à sa recherche. Cela nous rend plus agréables à ses yeux. Le jeûne nous fait découvrir combien nous sommes encore engloutis dans les méandres de notre égocentrisme et du mensonge existentiel. Il nous donne aussi de découvrir que seuls, nous ne sommes rien et qu'il est donc toujours temps de nous pencher vers la poitrine du Maître, qui veut que nous mangions son Corps pour qu'il se plaise en nous et que nous nous réalisions en Lui.

Le Maître nous mènera de révélation en révélation et de gloire en gloire. Que voulons-nous de plus ? Tout notre combat n'a d'autre but que de nous rendre plus familiers avec Lui. C'est vrai, la boue avec laquelle nous avons été formés ne peut que produire de l'argile. Et d'ailleurs, l'Apôtre, parlant de la grâce, nous rappelle que « nous portons ce trésor dans des vases d'argile ». Nos péchés nous briseront sans doute. Mais, ceux qui en ramasseront les morceaux y sentiront l'arôme qui nous vient de ces moments de proximité vécus avec le Seigneur quand nous pratiquons le jeûne en vue de faire pénitence.

## **JUGEMENT ET CHARITÉ**

Les paroles de l'Évangile sur le Jugement dernier nous rappellent que nous serons jugés à la mesure de notre charité et sur la façon dont nous avons utilisé les charismes qui nous ont été donnés. Ce texte nous dit qu'il faut mettre ces charismes au service des hommes, pour qu'ils soient considérés par Dieu comme une offrande agréable. Il nous faut donc embellir et faire fructifier tout ce que Dieu nous donne afin de ne pas enterrer nos talents comme des serviteurs paresseux.

Il est étonnant que, dans ce passage évangélique, le Seigneur ne nous interpelle pas sur notre façon de prier ou de jeûner et qu'il ne parle guère des dix commandements, mais seulement de l'amour vécu. Cela ne veut pas dire que l'esprit évangélique ignore l'ancienne loi mosaïque, mais qu'il considère que la charité en est le couronnement. Pour lui, les dix commandements sont un moyen pour exprimer une vision de Dieu dans nos cœurs et notre vision de l'homme en Dieu. Celui qui n'est pas encore arrivé à cette compréhension a besoin de l'apprentissage des commandements et de la loi.

### **Notre relation à Dieu est dans notre prochain**

Le Nouveau Testament n'annule pas Moïse. Il le dépasse. Il nous emmène au plus profond, et il veut que notre pratique du jeûne émane de ces profondeurs-là. L'Église nous invite donc à découvrir que Dieu habite dans notre prochain et qu'il ne nous est point possible de contempler Sa face autrement qu'à travers un visage humain ensanglanté, un corps humain tirillé par la faim ou une âme humaine livrée à la solitude. Notre relation avec Dieu ici-bas est non point à travers les humains, mais en eux. Après avoir affirmé que « personne ne va au Père » que par lui, Jésus ne se contente pas de se considérer lui-même comme étant le lien entre l'homme et son Créateur, il élargit le champ d'application de ses paroles pour dire que nul ne vient à Dieu que s'il le trouve dans son prochain.

Dans la péricope évangélique du Jugement dernier selon Matthieu, que nous lisons en préparation à l'entrée dans le Grand Carême, Jésus nous dit : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger » (25,35), et un peu plus loin : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger » (25,42). Il n'y a rien d'autre à ajouter à cela. A la

fin des temps ou à la fin du parcours de chaque homme, Dieu jugera les tréfonds de l'homme. Sa Vérité nous confondra et nous ne pourrons rien lui cacher de notre réalité.

### **Nous ne pouvons leurrer Dieu**

Sur cette terre, il nous est possible de tenir des rôles, de nous leurrer et de leurrer, de jouer au plus intelligent, d'inventer des excuses pour nous couvrir. Nous oscillons ainsi entre diable et paradis qui cohabitent en nous. Mais, nous ne pouvons leurrer Dieu, ni aujourd'hui, ni demain. Même les grands saints ne peuvent se glorifier devant lui, car en ce faisant ils perdraient toute sainteté et redeviendraient spirituellement les nains qu'ils étaient avant de tenter l'aventure de la sainteté.

L'important dans cette idée du Jugement dernier est que tous les humains sont petits en présence du Seigneur, nus, sans rien pour cacher leurs misères. Personne n'a de laissez-passer pour le ciel. C'est le Seigneur des cieux qui tend ses bras de l'intérieur pour nous faire entrer dans sa miséricorde. Non seulement nous mourrons spirituellement si nous nous prévalons de notre vertu, mais comme le dit Isaïe, « tous nos actes de justice sont comme du linge sale » (64,5) devant Dieu. Dieu seul nous déchiffre. Il voit nos laideurs, mais il lui est agréable de nous laver dans l'eau de son amour, puis de nous vêtir de lumière pour nous faire accéder à la lumière.

Le Jugement dernier est mentionné explicitement par les quatre évangélistes. Il n'y a donc pas lieu d'ignorer l'image qu'il donne de Dieu comme Juge. En effet, Dieu juge son peuple. Il lui donne des commandements et il s'attend à ce qu'ils soient respectés. Cette image est liée à celle d'un Dieu qui suscite la crainte parce qu'il est le maître du châtement et de la récompense. Isaïe va jusqu'à dire que Dieu jugera l'humanité par le feu, en ce qu'on appelle le Jour de Dieu, c'est-à-dire le Jour dernier.

### **Le jugement se fait aujourd'hui même, dans le cœur de l'homme**

Nous avons, cependant, une autre image de ce Jour dans l'Évangile selon saint Jean. Celui-ci nous enseigne que le Jugement se fera aujourd'hui même. « Le jugement, le voici : la lumière est venue dans le monde et les hommes lui ont préféré les ténèbres parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean 3, 19). Le jugement se fait donc dans le cœur de l'homme, loin de toute autre considération.

Le monde a été jugé parce qu'il a tué le Christ. Le monde s'est confondu lui-même par cette mise à mort. Le sens profond et ultime de ce crime commis sur le Golgotha est en ce que, par lui, l'humanité a tenu à éliminer le divin en elle en livrant l'amour à la mort. Mais, Jésus a donné à sa mort le sens d'une résurrection des humains et il a réalisé ce sens par sa propre Résurrection. Devant la lumière jaillie du Tombeau vide, on n'a d'autre choix que de « vêtir » le Christ ou de le nier.

Si donc le jugement se fait essentiellement et en sa dimension la plus profonde dans l'âme humaine et sur cette terre, s'il est l'occasion d'une véritable mise à nu de l'âme en présence de Dieu et face à sa Vérité, l'enfer ne peut être perçu que comme un embrasement de l'âme par ses propres passions. Il n'y a de feu qu'en toi. Et c'est en toi que se trouve le ciel. Tu peux donc être un ciel pour les autres ou bien un enfer.

Saint Isaac le Syrien affirme que « celui qui se trouve en enfer est flagellé par l'amour divin...car cet amour agit de deux manières différentes : il est douleur pour les damnés et joie pour les bienheureux ». Dieu lui-même est lumière pour les uns et feu brûlant pour d'autres. Lui seul est ta demeure si tu choisis d'habiter en lui et de lui faire confiance. Et s'il décide de rester en toi, tu deviens toi-même sa demeure, comme l'écrit Jean le bien-aimé.

### **« Ce déshérité, c'est moi »**

Ce que le Dieu de l'Évangile a dit en nous affirmant : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger » va plus loin. Le Christ, que le narrateur Matthieu considère pourtant comme le fils de Dieu, s'identifie complètement avec le pauvre, l'affamé, le malade ou le prisonnier et tous ceux qui leur ressemblent. Les compagnons choisis par Jésus sont les déshérités de la terre. Ils sont devenus ses frères parce que leurs frères dans la chair les ont rejetés et qu'ils se sont trouvés seuls et abandonnés. Le Christ ne nous laisse pas trop de choix en faisant de notre rencontre avec les exclus une condition pour nous rapprocher de lui. Jésus souffre de voir traités comme des étrangers ceux qui sont dans le besoin.

La capacité de l'homme de se faire à des conditions de vie difficiles est étonnante. L'homme peut se contenter de très peu de nourriture, vivre dans un taudis, supporter la maladie parce qu'aller chez le médecin, c'est trop cher. Ce n'est pas ce qui peine le plus. Le plus atroce est dans l'attitude de ceux qui ont les moyens quand, par leur argent et leur pouvoir, ils font sentir aux démunis que ceux-ci sont des êtres inférieurs. Cela fait beaucoup plus mal que le fait d'être dans le besoin. Jésus, pour sa part, parle avec une délicatesse à nulle autre pareille, des démunis comme de « ces petits qui sont mes frères ».

Il va encore plus loin dans l'évangile du Jugement. Il dit qu'ils sont « lui-même ». Il dit qu'il a lui-même souffert de la faim : « J'ai eu faim ». Nulle part ailleurs, il n'a identifié quelqu'un ou quelque chose à lui de la sorte. Il a parlé de choses qui pouvaient lui être comparables. Ainsi, il a dit : « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et elles sont vie » (Jean 6,23). Il n'a pas dit : « Ces paroles sont moi-même, d'une autre manière », même si c'était le sens qu'il voulait donner à ses dires. De même, quand il parle des Saints Dons, il dit : « Ceci est mon Corps ». Il ne dit pas : « C'est moi-même », même s'il le pensait. Avec les déshérités, sans aucune ambiguïté, il dit : « Ce pauvre, c'est moi ».



## **Aimer, ici et maintenant, par mes propres moyens et dans mon propre milieu**

Reste cette question qui semblait légitime pour les penseurs du dix-neuvième siècle : « Quelle utilité à s'occuper des pauvres ? L'important est d'éradiquer la pauvreté ». Je ne veux pas ici discuter des moyens à mettre en œuvre pour arriver à une telle éradication, la révolution par exemple. Je ne voudrais pas non plus parler d'économie politique. Tout effort dans ces directions-là est sans doute très méritoire et doit rester au centre de nos préoccupations. Mais mon souci à moi est d'aimer, ici et maintenant, par mes propres moyens et dans mon propre milieu. Le pauvre que j'aime est bien plus important que ce que je pourrai jamais lui donner et je suis plus important pour lui que mon don.

On donne peu parce qu'on aime peu. De même, on n'est pas aimé si on ne donne pas à celui qui est dans le besoin. Celui-ci nous fait l'aumône quand il accepte notre offrande. Nous devons le servir comme notre seigneur. Il est évident qu'il ne faut pas que notre main droite sache ce que fait dans ce domaine notre main gauche. Cela voudrait dire qu'on n'a pas réalisé que c'est lui qui nous a aidés parce qu'il nous a donné une occasion d'exprimer notre amour.

Saint Jean Chrysostome a bien compris tout cela, lui qui a qualifié le don au pauvre « d'autel du frère » et qui, sans donner d'explication à sa préférence, place cet autel plus haut que celui de l'église. Cette explication, nous la trouvons dans la pensée évangélique qui nous apprend que le don est le critère de l'authenticité de notre relation avec Dieu lui-même. J'oserais ajouter que celui qui aime ses frères d'un amour sans limites ne sera pas jugé, comme c'est le cas pour les martyrs qui, selon nos Pères, ne seront pas jugés parce qu'ils ont atteint le sommet de l'amour.

Il me fait grand peine de voir l'avarice prévaloir, et ce dans les temps de disette comme dans ceux d'abondance. Je suis choqué de réaliser que la religion se limite chez beaucoup à des paroles et que seulement une poignée prend au sérieux le fait que « le Verbe s'est fait chair », c'est-à-dire dans le contexte qui est le nôtre, « s'est fait don », pour que chacun d'entre nous soit le Christ par rapport aux autres. Ainsi, s'il nous arrive, durant le Carême qui vient, de nous abstenir de nourriture, nous comprendrons que ce n'est là qu'un exercice pour nous pousser vers ceux que Dieu nous invite à considérer comme nos seigneurs.

*(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV		Abonnement annuel	
Rédaction : Raymond RIZK, Jean TCHÉKAN		SOP mensuel	SOP + Suppléments
Réalisation : Serge TCHÉKAN	France	215 F	430 F
	Autres pays	240 F	550 F
Commission paritaire : 56935		C.C.P.: 21 016 76 L Paris	
ISSN 0338-2478	Tiré par nos soins	Tarifs PAR AVION sur demande	